

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Georges Leroux et Pierre Ouellet

Nicolas Tremblay

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37179ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2005). Compte rendu de [Georges Leroux et Pierre Ouellet].
Lettres québécoises, (120), 45–45.

Georges Leroux et Pierre Ouellet (dir.),
L'engagement de la parole. Politique du poème,
 Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2005, 346 p., 27,95 \$.



Le poème et le social

Tout en prenant ses distances, le recueil *L'engagement de la parole* repense – comme l'indique son titre – la « vieille » question sartrienne.

En mai 2004 étaient convoqués à la même table, à l'occasion du Marché francophone de la poésie de Montréal, des poètes et des universitaires belges, français et québécois. Animée par Georges Leroux, la rencontre se promettait de penser les rapports entre politique et poétique ; Pierre Ouellet en était l'organisateur, Michel van Schendel précisait le thème en ouvrant la séance. *L'engagement de la parole* recueille donc l'ensemble des communications en plus de quelques textes commandés ultérieurement. Au total, dix-sept études le composent auxquelles s'ajoute pour chacune d'entre elles une suite poétique.

QUELLE POLITIQUE ?

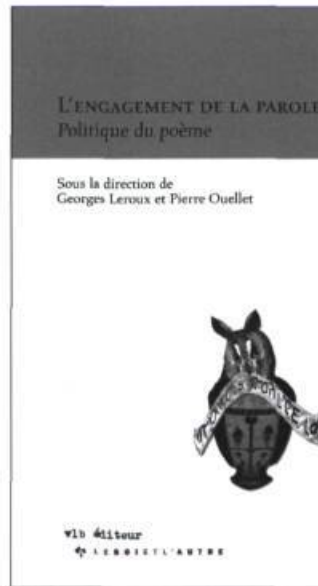
Un pareil programme, l'engagement du poème¹, risquait de ramener à la vie certains fantômes. Il est vrai que des écrivains mêlés de trop près à la chose politique ont souvent manqué leur pari avec l'Histoire ; Sartre en est devenu le modèle exemplaire. Mais on peut encore citer, avec Martine Broda, l'ode à Staline d'Eluard ou le fascisme d'Ezra Pound. C'est pourquoi – en partie – Yves di Manno affirme qu'« il n'est plus de bon ton aujourd'hui d'enrôler le littéraire », en cette période de post-Histoire et de fin des idéologies totalitaires. Le temps, renchérit Éric Brogniet, est au désenchantement. Éric Clemens, quant à lui, y voit l'événement réactif du postmoderne qui s'exprime par la fin de toute finalité. Les discours tombent, mais l'action reste. Le colonialisme est terminé, des politiques néo-impériales le remplacent ; les rêves communautaires sont morts, des religions fondamentalistes s'y substituent. Dans tous les cas, il s'agit d'une politique encore affiliée au pouvoir et à l'hégémonie identitaire, ce à quoi les penseurs de ce recueil se refusent à la réduire. Ce qui noue le lien social est plus profond et plus subtil que ces simples impératifs, tels ceux économiques, par exemple, comme on a tendance à le croire désormais en Occident. Le poème manifesterait justement, dans sa pure dépense, l'irréductibilité du politique à la politique, c'est-à-dire à l'uniformisation intéressée des masses.

QUELLE POÉTIQUE ?

À cette problématique de l'engagement – Georges Leroux nous en avise de lumineuse façon dans sa préface – correspond une nouvelle poétique, plus exactement une contre-poétique dans la mesure où elle s'inscrit dans la diversité et non dans la conformité. Si le poète romantique habitait autrefois le monde en se réfugiant dans un espace forclus, aujourd'hui l'exclusion n'est plus l'apanage de quelques-uns mais bien celui de tous les citoyens. Comment alors accéder à la communauté si chacun occupe un espace marginal et non domestiqué ? En effet, ce paradoxe important informe tout l'ouvrage. Certains comme Éric Clemens,

Martine Broda, Paul Chamberland et Karine Drolet notent le déplacement de la question initiale ; compte plutôt le poème que le poète et la poésie. Le rapport du sujet poétique à sa parole se situe donc dans la non-appartenance et la non-identification. Cette part intrinsèque d'asocialité que comprend le « vrai » poème n'a rien à voir avec l'individu, cette entité que peut circonscrire la politique, mais avec l'éthique, ce qui « inspire l'appel d'humanité en chaque homme », écrit Chamberland. Le poète Celan – à qui l'on renvoie beaucoup dans ces pages – parle, lui, au sujet de cette éthique, de compassion pour les « peuples muets ». Bien sûr, derrière tout cela s'entend l'utopie, mais aucun n'en est tout à fait dupe. La littérature, écrit Pierre Ouellet qui se souvient d'Aristote, a toujours frayé avec l'in vraisemblable et l'insensé. C'est en frappant l'esprit qu'elle a permis le rapprochement des différences : une « société n'existe que dans la parole qui la fonde ». Et cette parole n'est pas nécessairement pacifiante ni angélique, nous prévient Alain Farah, même qu'elle peut jouer de violence, comme celle d'Artaud,

lit-on dans le texte de Christian Doumet, ou s'imposer dans le tremblement, ce que nous démontre Guillaume Asselin dans sa lecture de Marcel Moreau. Le corps politique est une cité parlante, Leroux dit même « vociférante », mais sans balises ni frontières. Tout comme le poème, celle-ci résiste à l'asservissement, lequel banalise toujours le sens, réduit à ce que Mallarmé appelle « l'universel reportage », ou, dans les mots de Michaël Lachance, à la « transparence médiatique », cette « nouvelle ère glaciaire ». Contre cette pétrification le poème se doit d'être total, originaire, ce qui relève littéralement, pour plusieurs, du sacré.



1. Le titre dit « engagement de la parole ». On comprendra qu'il s'agit d'une métonymie ; c'est du poème dont il est question dans les faits.

